

Prologue

UN CERCUEIL DE COMPÉTITION

Jeudi 24 octobre 2019

Voilà qu'ils recommençaient, même au cimetière Saint-Zacharie. Infatigables, les photographes me mitraillaient comme si le gratin de la ville s'était déplacé pour mes yeux noirs et mes cheveux frisés. Je volais la vedette à l'acteur central du jour, l'ancien syndicaliste allongé dans un costume de bois plus brillant que la galerie des Glaces, feuillage de bronze encerclant les poignées, pyramide à degrés cascasant sur le couvercle, christ en croix se cambrant sur le sommet.

« Quel joli temps pour se dire au revoir », aurait pu chanter Barbara : il faisait un soleil de rêve en ce mois d'octobre, bien chaud mais pas brûlant, comme chaque année avant la bascule de l'hiver. Le vent était tranquille, le ciel transparent, et la mer d'huile caressait l'horizon tandis qu'une odeur de gazon fraîchement tondu montait des allées. La famille n'avait pas regardé à la dépense. Les adieux au mari, père, grand-père, et parrain selon la rumeur, s'étaient hissés à la hauteur de ses conquêtes.

Ci-gisait Dominique Acquaviva, parti de rien et devenu prince des ordures ménagères à la force du poignet, des coups de main et, je le parie, du doigt sur la détente. À la force des

grèves aussi, qui transformaient périodiquement les rues en décharges municipales, du temps de l'ancien maire. Par la suite, ce nouveau riche jeta son dévolu sur les incinérateurs de la région, quand les communes se mirent à brûler les déchets plutôt que d'offrir leur fermentation aux mouettes, et leur puanteur aux riverains.

Ami intime du maire Louis Bérisha depuis toujours, il l'avait fait élire en 2008, dans des conditions assez spéciales, et il voulait encore assister son « frère de sang » pour la prochaine municipale, au printemps 2020. En bref une carrière exceptionnelle, pour une vie qui venait officiellement de s'achever sans histoire, dans un lit, à l'âge de soixante-quatorze ans, après un malaise cardiaque. Son pacemaker avait eu un coup de chaud, et ce défaut mécanique faisait un peu jaser. « Mort accidentelle quoique », disaient les initiés sur les terrasses du port, avec des moues de connaisseurs. Pour l'immédiat, cet amateur de bagouzes et de grosses bagnoles filait vers son caveau à la vitesse de la flânerie, dans un cercueil profilé, quasiment la Ferrari des disparus.

L'assistance de notables en prenait plein les yeux avec cette bière de compétition, mais c'est moi que les photographes assiégeaient. La presse ne se lassait pas de ma récente promotion, moi l'enfant des quartiers sud, Naïma Zidani, quarante ans, immigrée de la deuxième génération, devenue commissaire divisionnaire et revenue dans sa ville. Non seulement je ne portais pas le voile, non seulement je n'adoptais pas le débit des rappeurs, non seulement je n'avais pas été tentée par le voyage en Syrie, mais j'avais dans la poche une licence d'histoire de l'art et un doctorat en droit. La fliquette inattendue, quoi. L'incarnation de la République là même où mes copains d'enfance, selon la chronique et les discours habituels, imposent la loi des rues.

Je venais de passer en prime time sur France 2 dans une émission spéciale consacrée aux difficultés de l'intégration en France, et j'incarnais jusqu'à l'indigestion le symbole d'une réussite qu'on promenait comme à Barnum. Dont on guettait les premiers pas surtout, et les premières difficultés. J'aurais pu tourner voleur, et j'étais le gendarme. Et comme le sillage du disparu n'était pas l'allée des enfants de chœur, dans une ville qui se rêve en centre du monde mais incarne plutôt son Milieu, ils guettaient le choc des civilisations. La beurette, comme ils disent, et les quarante voleurs ! Comment allais-je m'y prendre face aux gros bras du pouvoir politique ?

Ils spéculaient. Ils anticipaient. Ils fantasmaient. Ils inventaient des intrigues dans lesquelles les puissants du moment se liquidait entre eux, comme des truands. Ils imaginaient qu'Acquaviva avait été assisté pour passer l'arme à gauche et je ne voulais pas y croire. C'est si facile de divaguer sur des mystères de comptoir quand le parcours du décédé vous invite au fantasme. Je me voulais rigoureuse, attentive aux faits, méfiante avec mon imagination, distante avec mes sympathies, prudente avec mes antipathies. Louis Bérisha, maire depuis onze ans, portait toujours une chaîne en or sous sa cravate, et des chaussures bicolores, mais ça ne transformait pas une crise cardiaque en homicide. En cette journée d'été indien, face au cortège funèbre, je ne voulais voir que des notables en costume, accompagnant un mort banal dont le cœur avait bêtement lâché, ce qui décevait les journalistes.

Mais ils n'en démordaient pas. Ils observaient leur proie, et leur proie c'était moi. Sous les cyprès centenaires, au pied des tombes, dans ce jardin paisible, les envoyés spéciaux n'avaient qu'une obsession. Dégainer leurs micros, une fois le cercueil enfoui, et m'assaillir de questions sur les affaires municipales, les prochaines et surtout les anciennes. Voir

comment la petite Zidani des quartiers sud s'y prendrait face aux maîtres de la ville.

Tout ce ramdam à cause de ce crétin d'Alex Carbonier, le reporter vedette du grand journal du Sud, *La Méditerranée*. Un traîne-savates incontrôlable que je connais depuis la sortie de l'enfance, et pour qui, je l'avoue, j'éprouve quelques faiblesses. On a pour ainsi dire débuté en même temps, lui pigiste à la locale et moi policière stagiaire. Il venait soir et matin pour gratter les faits divers, je lui donnais des tuyaux, en me demandant parfois s'il ne les revendait pas aux petits malfrats qu'il fréquentait déjà. Mais comme il m'en fournissait d'autres, je ne cherchais pas à comprendre. Échange de bons procédés. On est tous les indics d'un indic, et dans son milieu comme dans le mien, la frontière est incertaine entre le vice et la vertu. Quand on cherche des infos, le risque est grand de ne pas sentir la rose. Les vérités sont comme les rats, elles traînent au fond des poubelles, rarement dans les parfumeries. J'ai veillé à ne pas franchir la ligne, et j'espère que Carbonier a nourri les mêmes scrupules, mais je ne mettrai pas ma main au feu.

Je l'aime bien, ce plumitif. Une faiblesse maternelle, bien que nous ayons le même âge. Quand il fait le siège de mon bureau pour une affaire sensible, en faisant mine de parler de la pluie et du beau temps, je le vois venir à cent lieues à la ronde et le remballer en l'appelant par son petit nom :

— Mais oui, Alex, je sais, tu viens pour la météo.

Je lui fais la bise et il s'en va, ronchon, mais sa colère m'attendrit. Mon cœur de mère qui n'a pas eu d'enfant s'émeut de son dépit d'adolescent. C'est en tout cas l'histoire que je me raconte, car il m'est arrivé, je l'avoue, de nourrir en sa présence, et même en son absence, quelques désirs parasites. Dès qu'il est seul et sans info, sans papier

à écrire, sans scandale à révéler, il déprime comme un petit que sa maman n'aime plus, et m'invite à dîner. Si je refuse, il traîne jusqu'à point d'heure dans les bars ou les boîtes pour tromper ses insomnies, et se couche à l'aube quand il est sûr de les avoir assommées, à coups de fatigue et d'autres choses.

Depuis la mort d'Acquaviva il frétille, l'œil vif et le teint frais. Il a mis le feu en ville, avec sa nécrologie. Il n'a pas pu s'empêcher d'écrire un papier hypocrite, à partir de pas grand-chose, pour annoncer la nouvelle. Son article a semé l'incendie sur le boulevard du Port. À l'entendre, il a « juste » énuméré la biographie du disparu. Comment Acquaviva, déjà puissant, avait paralysé la ville pendant la campagne municipale de 2008, comment on l'avait soupçonné du meurtre d'un élu de l'ancienne majorité, comment il avait retourné le scandale en déclenchant un contre-scandale, comment il avait eu la peau de l'ancien maire, Gaston Cazenave, comment il avait envoyé son directeur de cabinet en prison, comment il avait porté à l'hôtel de ville son vieux complice Louis Bérisha. « Juste ça ». Juste le drame que nous avons partagé, douze ans plus tôt. Un papier parfaitement factuel et sans arrière-pensées, assurait-il en exagérant son accent provençal. Il avait à peine remarqué que le décès du patron du ramassage des ordures et des incinérateurs survenait à l'approche des prochaines municipales « par la coïncidence d'un destin malicieux ».

— J'ai rapporté des faits, rien que des faits, m'avait-il lancé avec une tête à double sens, à l'entrée du cimetière.

Puis il avait ajouté :

— Viens me voir après l'inhumation...

Pour l'heure ils étaient venus, ils étaient tous là, comme dans la chanson d'Aznavour, les acteurs de la fameuse affaire

de 2008. Ils se pressaient non pas autour de la mamma mais du parrain présumé, enfermé dans son cercueil de compétition. Il y avait Bérisha, naturellement, le plus affecté peut-être, râblé, petite taille, encore plus tassé que d'ordinaire, bâti comme Diego Maradona trente ans après sa « main de Dieu », visage massif, cheveux encore abondants et bouclés, si foncés qu'ils trahissaient la teinture et l'angoisse de vieillir. Il pleurait de vraies larmes qui lui donnaient un air encore plus menaçant. Un chagrin métaphysique : Acquaviva était plus qu'un ami. Son double, son jumeau, le témoin de toute une vie. Ils ne s'étaient jamais quittés. Ensemble ils avaient grandi, au centre de la Corse, Bérisha dont l'arrière-grand-père, fonctionnaire cévenol, avait épousé une Bastiaise avant de s'installer dans le centre de l'île, Acquaviva natif du même village depuis la nuit des temps.

Ensemble ils avaient conquis les syndicats des éboueurs, créé la Provençale d'assainissement, société d'économie mixte, mis la main sur la grande mairie du Sud qui commandait les marchés, puis fait fortune, l'un dans les affaires et l'autre en politique. En suivant le cercueil rutilant de son compagnon, c'est lui-même que le maire de la ville escortait vers la tombe. « Tout a une fin », semblait-il marmonner, les poings serrés dans le dos, lui qui n'admettait pas qu'un moucheron contrarie ses projets.

À ses côtés, visage fermé mais habitée par une indifférence congelée, Héloïse Bérisha, épouse de Louis, belle comme une statue antique malgré la soixantaine et les humiliations, toujours présente auprès de son mari dans son rôle de première dame, toujours droite, jusqu'à l'extrême raideur, toujours cachée sous ses lunettes de soleil, mais jamais dupe des pulsions de son mari pour des femmes trois fois plus jeunes, et lui vouant au fil du temps une haine exponentielle, qu'elle confiait sans une larme à ses amies intimes.

Le cortège avançait en silence, on entendait le bruit des pas, le frottement des tissus, un raclement de gorge, une quinte de toux, un nez qui renifle, les oiseaux dans les arbres, qui s'en foutaient et chantaient à tue-tête. Juste à côté du maire et de son épouse deux prétendants exagéraient leurs mines de circonstance, en pensant à leur place au soleil. Le patron était mort, c'était une perte irréparable, mais son fauteuil était vacant et tendait les accoudoirs. Paul Dacosta, cinquantaine élégante, longue silhouette, sens de l'humour, avait l'appui de Bérisha mais était concurrencé par le numéro deux de la société concessionnaire, Ange Barbaza, corpulence de demi de mêlée, très brun, un petit air de Lino Ventura quand il jouait les excédés. Encore un Corse parmi les Corses, ce Barbaza, dans une ville qui n'en manque pas. C'est ce quatuor qu'on verrait à la une, derrière le cercueil, dans le journal du lendemain : Louis Bérisha qui déprimait, Héloïse Bérisha qui ne supportait plus sa vie, Paul Dacosta qui se rêvait en patron, Ange Barbaza qui lui contestait le poste. Ce premier plan résu-
mait une bascule imminente.

Sur la photo, juste derrière, en peloton, on distinguait les autorités de la communauté de commune, du département, et de la région, habituées à promener leurs rivalités dans les sorties publiques, inaugurations, 11 Novembre, 8 Mai, concours international de pétanque, matches de foot, obsèques de personnalités ou de puissances locales.

Dans cette ville ramifiée en réseaux et sous-réseaux, ces gens ne se concurrencent pas seulement. Ils se retrouvent aussi dans des clubs de notables, comme l'Institut euro-méditerranéen de la Culture. On s'y défie, on s'y combat, on s'élimine, mais pour mener sa guerre il faut s'inscrire à l'Amicale. On y croise des journalistes, des magistrats, des

avocats aux cheveux tirés en arrière, des industriels, le président de la chambre de commerce, le patron du port, le président local du Medef, les syndicats, dont le célèbre FT, Force du travail, qui tient les employés municipaux et les salariés des régies concessionnaires comme celle du ramassage des déchets ménagers. L'Amicale des inimitiés...

Je les dévisageais, à l'écart, pendant que les envoyés spéciaux me regardaient les observer. L'atmosphère était confite, sans être lourde. Un tableau dans lequel les figurants prennent un air de circonstance. Le beau Renaud Guidalia, dit « le Souriant », président de la région, s'impose une tête d'enterrement mais a du mal à rester grave en apercevant ses copains journalistes, à qui il fait coucou. Guidalia, c'est le jovial permanent, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un brin naïf, émerveillé de tout. Le sympathique à toute épreuve. Quand Bérisha est devenu maire, et qu'il fut son premier adjoint, il souriait à sa promotion, quand la succession lui fut promise, au milieu du second mandat, il se sentit sur un nuage, mais quand Bérisha fit alliance avec le conseiller général Maxime Garcia, ici présent, il continua de sourire, en découvrant ses canines. Depuis lors, il s'est accroché aux branches et ne rêve que de revanche.

Guidalia prépare sa candidature pour les prochaines municipales. Bérisha le sait, et lui tape encore plus fort dans le dos. Maxime Garcia, le nouveau dauphin, le sait aussi mais a du mal à cacher ses sentiments. Il marche à côté de son rival, et, vulgairement parlant, il tire la gueule. À voir ses yeux cernés on le croirait affecté, mais il se fiche d'Acquaviva et de son cercueil prétentieux. D'ailleurs bon débarras, il n'avait pas confiance. Ce trouillard a seulement envie de stopper Guidalia, qui vient de m'adresser un clin d'œil en passant. Garcia est d'autant moins à l'aise qu'il est escorté sur sa droite par l'ancien maire Gaston Cazenave, battu en

2008, et qui vient de faire sa réapparition à l'Institut euro-méditerranéen de la Culture.

Selon la rumeur, et les échos de Carbonier dans *La Méditerranée*, Cazenave serait sur le point de s'allier avec le Souriant pour les prochaines municipales. Ils constitueraient une liste, en secret mais ostensiblement. À son âge, soixante-quinze ans passés, Cazenave ne rêve pas d'un vrai retour, pour occuper de vraies fonctions, il veut juste se venger. Faire tomber Bérisha. Il a souffert de sa défaite de 2008, avec ses étrangetés, cette grève téléguidée des éboueurs, ses crimes peut-être. Son adjoint Vadim Voronov a disparu, son directeur de cabinet Jean-Claude Beltramo s'est fait piéger avec une valise de billets, avant de se suicider dans sa cellule.

Je le connais bien, ce Cazenave, et depuis longtemps. Dans le jus douteux de cette cité méditerranéenne il savait surnager, mais il avait une faiblesse. Son éthique. Une rigueur élastique, mais ici c'est toujours ça. Des principes certes souples, mais des principes quand même. Jusqu'au bout de son mandat, il est resté un homme honnête, torturé par les scrupules, et je sais qu'il croit encore en l'action républicaine. Ailleurs que dans cette ville on dirait qu'il fut « un bon maire », au service de sa population, un homme dévoué.

Depuis 2008 il souffre, un peu, beaucoup, passionnément, mais jamais pas du tout. Son tourment n'est pas sa défaite, ni le regret du pouvoir. Il ne supporte pas de voir sa ville entre les mains d'une bande qu'il qualifie de « truands acoquinés avec la mafia russe ». Je dîne avec lui parfois, comme on papote avec son oncle, et quand le sujet vient sur la table, il s'énerve, il trépigne, il s'emporte, il finit par taper du poing, si fort que les fourchettes jouent du tambour sur les assiettes.

Dans le cortège il n'affichait pas une tête d'enterrement mais la bonne humeur d'un édile au salon du tourisme.

Il promenait son air malin, et son regard allait du cerceuil d'Acquaviva à la nuque de Bérisha, puis de Bérisha à sa femme. Il s'amusait de Guidalia dans sa posture plus ou moins solennelle, et de Maxime Garcia avec sa mine exaspérée...

De temps en temps, Cazenave se retournait et souriait à l'homme qui le suivait, comme s'il se moquait de lui. Ce Karim Elfassi, adjoint chargé de la propreté, outrageusement parfumé au vétiver, promenait sa drôle de tête derrière le corbillard. Mettez-lui une faux dans la main et il pourrait jouer le personnage de la mort en ce jardin des disparus. Ce Kabyle tout en dents comme Jacques Brel et en joues creuses comme Jean Ferrat avait l'air d'un squelette avant l'heure, malgré ses beaux yeux verts. Cazenave et lui partageaient un vieux contentieux. L'ancien maire l'accusait d'avoir été l'exécutant des sales besognes de Bérisha. En 2008, il avait installé les caméras qui avaient piégé Beltramo, et avait remis lui-même la copie des images aux journalistes. Moment terrible où la campagne avait basculé. Lors des municipales suivantes, en 2014, Bérisha l'avait intégré à sa liste au nom de la diversité et des services rendus.

Aujourd'hui, Karim Elfassi, asthmatique et discret, s'apprêtait à subir ce qu'il redoutait le plus : agir à ciel ouvert pour arbitrer entre les prétendants au poste de président de la Provençale d'assainissement, Barbaza et Dacosta. L'un et l'autre feraient l'assaut de son bureau, l'opposition le harcèlerait, les journalistes solliciteraient des rendez-vous. Pour une fois sa fonction d'adjoint le mettait dans la lumière et il détestait ça. Lui c'était les coups tordus, les embuscades, pas les assemblées plénières. Cazenave le savait bien et s'amusait d'avance de ses prochaines quintes de toux.

Vint le moment des adieux. Quelques paroles prononcées par l'évêque en personne devant la bière posée sur deux tréteaux, au bord de la gueule ouverte du caveau, puis la triviale descente, le cercueil qui se transforme en paquet encombrant accroché au bout d'une corde actionnée à bras d'homme. Ainsi s'achèvent les derniers tralalas, dans l'insignifiance des choses. « Si haut que l'on soit placé, on n'est jamais assis que sur son cul », disait le bon Montaigne, aussi pompeuses soient les obsèques, elles finissent au fond d'une fosse. Ainsi devait penser le tout-puissant Louis Bérisha, qui n'avait même plus envie de s'en désespérer. À quoi bon ?

La veuve, impassible et pincée, lança la première fleur qui glissa sur le bois verni, et tomba sur le ciment sale du fond. Les invités suivirent à la queue leu leu, les uns inclinant le buste, à l'orientale, les autres levant la main. Je revois les derniers de la file. Deux jeunes gens. Une femme à la beauté rayonnante, cheveux très courts, presque blonds sur des yeux gris-bleu très clairs, Jean Seberg en plus canon, élancée, cambrée, chaussée de baskets, vêtue d'un jean et d'un tee-shirt à manches longues, d'un naturel enfantin, terriblement déliée, pas maquillée mais éclatante. Un charme à vous désespérer si vous convoitez un homme et qu'elle le croise. Marie Clavel, vingt-trois ans, secrétaire particulière du maire, faisait baver les journalistes, et torturait Alex Carbonier qui se consumait d'amour pour elle.

À ses côtés son amant. Un crétin. Un prétentieux. Un petit con sans scrupules mais pas sans entregent. Trente ans à peine, sorti major de sa première année de médecine à seize ans, Frédéric Tanguy-Mayer, cardiologue au Centre hospitalier universitaire. Il est devenu le médecin attitré du maire, puis de tous ses amis, dont le défunt, et l'un des piliers de leur groupe informel, je serais tenté d'écrire de « leur

bande » sauf le respect qu'on doit aux institutions et à leurs représentants. De fait, le brillant Frédéric participe à leurs fêtes et leurs travaux.

Côté fête, il lève le verre plus qu'à son tour dans les maisons de rêve des *happy fews* du clan, ou sur le pont des bateaux des plus riches. Il les enlace en accolades à bises veux-tu quand il les croise en ville, comme s'il voulait prouver à l'univers qu'il appartient à ce cercle de pouvoir. Ces effusions sonores m'ont toujours un peu surprise. On dirait un contre-emploi pour un garçon au physique d'introverti, visage long, ni très beau ni très moche, crâne déjà dégarni, lunettes et teint pâle des rats de bibliothèque, et qui traîne un je-ne-sais-quoi de nostalgique. Mais dès qu'il arrive dans les cocktails, son éblouissante amie à son bras, il a l'air d'un réalisateur débarquant sur la Croisette. Il attire le regard et fait baver d'envie.

Marie Clavel, il l'a connue au CHU deux ans plus tôt. Elle venait d'être engagée comme secrétaire médicale. Les collègues de Tanguy-Mayer n'ont pas compris comment un garçon au physique aussi quelconque avait pu obtenir les faveurs d'une créature qui attirait les hommes comme un réverbère les moustiques. Quand il s'est mis à fréquenter Bérisha, et que Marie est devenue sa secrétaire, les dépités en ont tiré la conclusion que la jeune femme se servait de son physique pour accélérer sa carrière, aussi bien à l'hôpital qu'à l'hôtel de ville, et je l'ai également pensé.

En plus de sa fiancée, et de son prestige de cardiologue, Frédéric Tanguy-Mayer dispose d'un autre atout. Il est doué pour les langues. Il en parle cinq : français, anglais, espagnol, allemand, et surtout russe, couramment et sans accent, après de nombreux séjours dans le pays de Vladimir Poutine. Il participe ainsi, en tant qu'interprète, à de discrètes rencontres

avec les milliardaires russes de la Côte d'Azur que Bérisha courtise pour financer ses investissements.

Ces fréquentations sont l'objet de murmures qui s'étalent à la une des magazines : les mafias venues de l'Est mettraient la main sur les grandes villes du Sud, la nôtre ne faisant pas exception. Un soupçon d'autant plus pesant que le président de la région, le fameux Guidalia, cherche lui aussi des fonds dans la même zone – mais pas la même capitale. Bérisha passe pour « le complice de Moscou », et Guidalia pour « l'homme de Kiev ». Cette concurrence aboutit à des empoignades féroces, par presse interposée.

En attendant, le jeune Tanguy-Mayer, à peine trentenaire, est devenu une pièce maîtresse dans les affaires du maire et de ses amis, et sa renversante fiancée s'est installée, à vingt-trois ans, au cœur de leur pouvoir, en solaire éminence de l'ombre.

À la fin de la cérémonie, le vol noir des journalistes a fondu sur ma personne. Questions en rafales toutes précédées d'un « madame Naïma Zidani » bien sonore, sans doute destiné à souligner mon identité métèque. Ils voulaient un commentaire sur l'article de Carbonier et ses sous-entendus à propos de 2008. J'ai répondu en une seule phrase :

— Absurde, c'est une mort naturelle, adressez-vous au procureur, il le confirmera.

Ils ont fini par remballer leurs caméras et leurs micros, et sont partis en ronchonnant.

Les derniers invités franchissaient la grille du cimetière, soulagés comme on l'est dans ce genre de circonstances, c'est-à-dire libérés du mort et pressés de se sentir vivant en allant prendre l'apéro. J'ai aperçu de loin mon pauvre ami Alex. Il regardait passer Marie Clavel, et je l'ai trouvé ridicule. Je l'ai rejoint quand le bruit des voitures a cédé la place au vent et au chant des oiseaux, lesquels s'en foutaient toujours...

— Oublie cette petite salope, lui ai-je lancé pour le sortir de son abattement.

— Occupe-toi de tes fesses, les siennes sont incomparables, m'a-t-il répondu sur un air de défi.

— À part ces questions de cul, tu voulais me voir ?

— Te voir pas spécialement. Mais te montrer quelque chose.

— Sous ton grand imperméable ?

— Arrête... C'est au sujet de 2008.

— C'est une idée fixe ?

— Ce n'est pas moi qui recommence, c'est la campagne de 2008, que tu le veuilles ou non. La mort d'Acquaviva est une réplique, et sans doute pas la dernière. Je n'ai pas assez d'éléments pour publier, mais assez pour le penser. Et si j'étais à ta place je ne ferais pas l'effarouchée. Dis-toi que si tu continues, tu vas rater l'affaire de ta vie, comme en 2008.

J'ai fait semblant de hausser les épaules. Acquaviva était mort d'une crise cardiaque, et passons à autre chose... Je l'ai embrassé sur la joue et j'ai marché vers ma voiture en me tordant la cheville. Agacée, j'ai tourné la clé de contact, appuyé sur l'accélérateur, on aurait dit le départ du grand prix de Monaco, mais j'ai calé. Avant de remettre en route, j'ai baissé la vitre latérale.

— Tu as vraiment du neuf ?

— Je ne sais pas ce que ça pèse, mais j'ai reçu un drôle de truc, ça ne fait pas de doute. Tu veux savoir ?

— OK... Tu passes à mon bureau ?

— Non... C'est toi qui viens chez moi...

— Arrête. Même si tu fermes les yeux je ne ferai pas l'affaire, mon pauvre Alex. Les fesses de Marie Clavel sont incomparables, c'est toi-même qui me l'a dit. Ne cherche pas de compensation... Allez, à la prochaine...

C'est ainsi que j'ai manqué le premier épisode. L'infernal Carbonier disposait bel et bien d'informations qui présageaient la suite. Un enchaînement qui remettrait la ville en ébullition, à partir du mois de septembre 2019 et jusqu'au premier de l'an, en pleine campagne électorale. Un maelström d'où surgirait effectivement le fantôme de l'hiver 2008.